

L'eau « sous » l'évier

Nous poursuivons la publication des Chroniques loupmontoises, suspendues au numéro 10. L'action se passe dans les années 60. Les édiles municipaux ont décidé de mettre à sec les cinq fontaines du village.

« Les vaches ! » jura mon père quand il sut la nouvelle.

Nos édiles, en asséchant les fontaines, nous mettaient dans un joli pétrin. Notre Baraque, en effet, ne possédait pas l'eau courante. Ni mon père ni mon grand-père ni a fortiori l'ancêtre Auguste n'avaient jugé utile d'amener ce liquide vital sur l'évier.

« Bah, disaient-ils, à quoi bon ? La fontaine est à deux pas. »

Ce raisonnement connu ses limites avec la mort des fontaines. Toutefois la colère de mon père tomba rapidement. Sans qu'on sût pourquoi, il se permit peu après une coquette qui paraissait bien futile au vu de la situation : il se laissa pousser la moustache ! Pour l'eau, on trouva un arrangement temporaire avec le voisin Narcissus Jigue qui accepta qu'on vint remplir nos seaux et nos brocs au robinet extérieur de sa maison.

Les gens du syndicat de Deux-Neues vinrent nous démarcher. « Branchez-vous, conseilla un employé au nez verveux, stylo Bic calé sur l'oreille. C'est l'occasion. »

L'eau arrivait d'un captage à gros bouillons, de vrais pipelines traversaient la commune. Il n'y avait pas à

hésiter : se brancher sur le réseau, et hop ! tourner le robinet, quoi, comme tout le monde enfin ! Moderne ! Le hic est que les Belamour n'étaient pas comme tout le monde.

Pierre Belamour maintint sa façon de voir, mélange de sens pratique et de gestion économe de ses deniers, et décida :

- On prendra l'eau à notre source ! Il parlait de la fameuse source, derrière la Baraque, celle qu'il payait toujours d'une visite empressée dès notre arrivée à Loupmont. A trois mètres sous terre, un filet d'eau venant du ventre de la Côte alimentait un réservoir quadrangulaire maçonné en belles pierres blanches d'Euville. Au printemps, ces profondeurs tranquilles abritaient souvent les amours d'un couple de tritons.

Une pente insuffisante

L'idée de mon père était simple : creuser une fouille entre le bassin et la Baraque et y enterrer un tuyau qui conduirait l'eau jusqu'à l'évier en suivant la pente naturelle du sol. Simple, mais lourde à mettre en œuvre. De gros travaux nous attendaient. Mon père engagea deux hercules - les mêmes qui nous aidaient dans nos campagnes d'entraînement - et hardi petit ! Au pic et à la pelle ! Creusons, camarades !

Ce travail représenta quatre jours de sueur. Mon père alla à Saint-Mihel acheter un tuyau imputrescible, long serpent noir que nous enterrâmes

CHRONIQUES LOUPMONTOISES

sans cérémonie dans le lit de la tranchée. Un robinet de cuivre, neuf lui aussi, fut assujéti au bout du tuyau, au dessus de l'évier. Au moment de vérité, on abaissa l'extrémité supérieure du tuyau dans le bassin et on s'aperçut avec stupeur que rien ne sortait en bas. Pas une goutte ! Voilà qui était fâcheux. Mon père suspecta un triton de s'être glissé dans la prise d'eau, mais il n'en était rien. « Suffit d'amorcer », dit-il alors en embouchant le robinet et en aspirant à pleins poumons. On vit ses veines gonfler. On vit sa figure s'emourprer. On entendit de lointains gargouillis, mais rien, rien qui coule.

Le découragement saisit notre équipe. Allait-on devoir à nouveau creuser et soulever ces tonnes de terre ? Nos deux manoeuvres se laissèrent tomber pesamment dans l'herbe. Mon père refit ses calculs. Aie ! il devait se rendre à l'évidence : la pente était insuffisante entre le bassin et l'évier, du moins le dessus de l'évier, là où d'ordinaire on fixe les robinets.

- Toutefois, remarqua-t-il, si je baisse le robinet d'un mètre, je récupère de la pente et l'eau doit arriver. Nous sommes sauvés !

Effectivement un mètre plus bas, l'eau coulait, l'eau coula. Mais le robinet était... sous l'évier.

La famille Belamour de la Baraque n'était décidément pas comme les autres. ■

Jean-François DONNY

Un petit KO perdu...

(Suite de la page 1)

de Jérôme Bosch, « Le Portement de croix » où le peintre génial organise sa vision comme un close-up photographique et réalise une galerie de portraits de notre humanité : autant de rictus hideux, de regards vindicatifs, de lèvres hargneuses, montrant que le pire ennemi de l'homme et de toute créature vivante du cosmos, c'est encore l'homme. C'est une charge terrible qui conserve toute sa modernité comme le vi-

sage du Christ conserve toute la force de l'amour. Je pense aussi aux sages de l'islam, à Averroès, à Khayyâm, aux dynasties abbassides, seldjoukides ou timourides qui encouragèrent les sciences et les artistes. N'oublions jamais que la culture d'islam nous a donné nombre de mathématiciens, d'astronomes et d'architectes alors que l'Occident ne produisait que des pourceux copulant dans leur bauge, un crucifix à la main, une épée dans l'autre,

hébétés et croyant que la terre était plate.

Le monde réduit à un hypermarché

Nous sommes à un moment crucial de l'évolution humaine et nous devons faire face à tous les nihilismes sans pouvoir nous réfugier vers les utopies socialistes qui ont fait long feu. La société du spectacle et la marchandisation qui va de pair n'est qu'un stade ultime du libéralisme qui réduit le monde à un hypermarché.

Face à cette merde post-

moderne, la sagesse antique, les quatrains de Khayyâm, le tableau de Bosch ou le sourire du Christ titubant sont autant de signes d'encouragements à surmonter les nouveaux défis. Allons-nous sortir de l'Histoire comme les derniers hommes dont Nietzsche traçait le portrait ou devenir les condottieri, les artistes libres ou les surhommes capables de se donner un nouvel avenir ? La question est posée.

Ph. D